

Ceux que vous lâchez

Louis Hamelin

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31971ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamelin, L. (1991). Ceux que vous lâchez. *Liberté*, 33(1), 23–27.

LOUIS HAMELIN

CEUX QUE VOUS LÂCHEZ

Il en va des romans comme des sacs Glad: leur qualité est indissociable de leur résistance. Ceux qui vous tombent des mains s'avèrent souvent, à l'usage, les plus solides. Je pourrais facilement discourir sur les œuvres que j'ai lues, et plus facilement encore sur celles que je n'ai pas lues. Il m'apparaît autrement plus intéressant de faire le point sur ces livres qui, un jour, à peine abordés, crurent préférable de remettre à plus tard mon rendez-vous dans leurs pages.

Certains auteurs se sont fait une spécialité, au long des années, de rebuter ma lecture. Je voulais forcer l'entrée des chefs-d'œuvre? La serrure s'opposait fermement à l'effraction. Le temps de m'essuyer les pieds sur l'incipit, l'accès à la demeure du Sens devenait cul-de-sac, cul-de-sac-Glad, virginal et inviolable en ce qui me concernait.

Samuel Beckett m'a fait le coup plusieurs fois. Quelle idée aussi de vouloir connaître un auteur par un livre intitulé *L'Innommable*! Mes approches de *Malone meurt* et de *Murphy* ne furent guère plus fructueuses. Il fallut attendre *Molloy*, que me prêta une bonne amie, pour que le noir univers de la décrépitude beckettienne daigne m'ouvrir ses allées étrécies. Ensuite, il y eut *Mercier et Camier*, leur absurde amitié, mais jamais je n'ai osé retoucher à *L'Innommable*. Le titre me fait peur. De ces piétinements timides au seuil d'un œuvre je retiens quelques mots: narthex et nadir, entre autres (je crois qu'aporie, terme bien digne du vieux

Samuel, vient de là aussi); une couleur: la nuit; et une position: le décubitus du désespoir.

La lecture est un art qui s'apprend. Je suis resté à peu près illettré jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Sur des auteurs dont je savais, par ouï-dire, qu'ils représentaient incontestablement les fondateurs d'une littérature, je me cognais le nez à répétition. Ainsi, je n'ai vraiment commencé à pouvoir apprécier Ferron et Victor-Lévy Beaulieu qu'au cours de la dernière année, donc après que la critique m'eut gentiment apparenté à eux. Dans les deux cas, le révélateur fut un très grand livre: *Les Confitures de coing*, de Ferron, et *Blanche forcée* de VLB. Il faut admettre qu'il s'agit là de deux plumes sœurs et profuses dont les épanchements, impressionnants, ne sont pas toujours exempts d'inégalités. *Le Saint-Élias*, *Stephen le héraut*, *Le Ciel de Québec*, *La Nuitte de Malcolm Hudd*, *Discours de Sam*: autant de romans qui, à une époque ou l'autre, se refusèrent à mon adhésion, pour toutes sortes de raisons. Une certitude, cependant: la rebuffade est toujours temporaire. La publication d'un texte constitue un acte définitif; sa lecture, elle, évolue à jamais dans le provisoire. Même lue, l'œuvre continue à questionner. Non lue, elle nous interpelle jusque dans la mort.

De ces livres, de ces auteurs qu'il faut avoir lu... Impératif absolu! La blague. Tandis que les pierres angulaires de la littérature universelle font leur nid dans l'intemporel, les menus, les modes du jour, les livres à dévorer absolument varient tout le temps. À mon arrivée à l'université, paraît qu'on était bien naïeux si on n'avait jamais posé les yeux sur Bataille. J'ai lu *L'abbé C.* (d'accord, peut-être pas le meilleur, mais qu'est-ce que j'en sais, moi?) et cela ne constitue pas exactement l'expérience mystico-littéraire de ma vie. Par contre, il est d'autres cas où l'on se rend vite compte qu'un siècle et plus de survie dans les âmes et consciences peut équivaloir à une bonne prime d'assurance. Pérennité n'est pas forcément synonyme de valeur, mais la complicité de ces deux termes s'affirme parfois de façon

évidente. Proust, Joyce, Musil, Kafka, bonne encre ne saurait mentir. Alors, où en suis-je donc, dans ma relation avec les grands livres totaux, totalisants, totem?

Il me reste environ cinquante pages avant de pouvoir refermer en paix le dernier tome d'*A la recherche du temps perdu*. J'ai décroché, malheureusement, au moment où cette prose jusque-là ondoyante, tour à tour berçante et exaspérante, s'enfonce dans une démonstration de théorie littéraire un peu trop insistante au goût du lecteur-joueur que je suis. La période supplémentaire prenait des allures de pénalité. On a beau savoir que toute l'œuvre de Marcel Proust vise à cet aboutissement éclairant qu'est l'explication d'une vocation et la découverte, une fois la vie écoulée, de la voix arrachée au temps, on aimerait tellement mieux, épuisé par la longue quête, s'en tenir aux tumultueux mouvements qui précèdent. Mais ça, ce n'est qu'un au revoir, à moins que je me fasse écraser par un camion de vidanges tantôt, en sortant de chez moi. Je trouverai bien une petite heure pour conclure ma grande aventure.

Ulysse, j'en suis à l'épisode des Sirènes. En voilà un avec qui je me suis passionnément battu, et je ne suis pas sûr que la complication considérée comme style me fasse beaucoup d'effet. Ah, les joies de l'herméneutique! Quand un coup de cœur se change en écœurement subtil... Je peux bien parler, après tout... Sauf que moi, j'ai l'excuse d'être encore jeune. Il ne faut pas s'en faire: j'y retournerai bientôt, en me balançant au creux d'un hamac, à ce chant racoleur d'une grande renommée.

Musil, c'est pour l'instant un échec. À cause d'un manque de planification à long terme, je me suis arrêté un peu après la centaine de pages. Aussi bien dire, à zéro. Ce qui était tout de même suffisant pour citer une observation d'Ulric à la télévision. D'ailleurs, l'intervieweur, pour vérifier le sérieux de son invité, devrait toujours lui demander de réciter, de mémoire, la dernière page du livre qui vient de lui fournir son emprunt.

Kafka, moi, j'ai bien voulu aller jusqu'au bout. C'est l'auteur, cette fois, qui s'est désisté avant la fin. Et, dans la même veine, un mot sur Balzac. Face à tout ce vaste panorama que compose *La Comédie humaine*, je n'ai jamais dépassé la description inaugurale dans *Le Père Goriot*. Par contre, j'ai lu *Le Matou* d'Yves Beauchemin, si cela peut plaire en ma faveur.

Chez les femmes, curieusement, je me sens plus près des Québécoises. Marie-Claire Blais m'a parfois lassé, j'ai eu moins de mal avec Anne Hébert. J'ai repoussé *Un livre* de Nicole Brossard après trois pages, et la nuit, ces trois pages-là me donnent encore des cauchemars. Je ne crois pas avoir terminé la lecture de *Les dimanches sont mortels*, de Francine D'Amour. Pourtant, je me souviens de mon emballement, du ton entraînant. Mais vous savez ce que c'est: on interrompt sa communion de papier pour aller boire un pot avec les potes, le lendemain on se retrouve dans une chaloupe au milieu d'un lac, en train de pêcher d'hypothétiques achigans, et tout ce temps, les pauvres personnages, restés à Montréal, protestent à pleines pages. Lorsque vous êtes de retour, c'est trop tard. Vous avez les idées changées et préférez vous enfoncer dans une horrible revue, c'est moins prenant. Le lecteur est un poisson qui ne mord pas toujours à l'hameçon. Souvent, on ne sentira qu'une touche.

Pour quitter ce registre de la confession qui n'est pas très gratifiant, je me pencherai, pour finir, sur les cas contraires: les livres contre lesquels, avec une judicieuse condescendance, on vous a mis en garde parce qu'ils sont trop abscons et ardu, et auxquels vous vous surprenez, flattements de nombril à l'appui, à trouver un plaisir infini. Des exemples? Ken Kesey, avec son monumental *Sometimes a Great Notion* qui, à ma connaissance, ne s'est jamais émancipé de la langue de Shakespeare et qui recèle toute une panoplie de difficultés langagières. Ma copine de la côte ouest m'avait prévenu: c'est une bible de la vie sur les

rivages du Pacifique, mais c'est dur à lire. Sous-entendu: un petit Québécois ne maîtrisant de l'anglais que le strict nécessaire (comme *I love you* et *I would like a beer, please*) n'avait aucune chance de prendre son pied chez l'auteur du *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Or je lui ai joué un tour: je l'ai lu trois fois, ce qui donne mille cinq cents pages d'une écriture très dense et d'un caractère très serré, et j'ai fait à ma copine l'injure d'aimer ça comme un fou.

De la même façon, je connais beaucoup de gens, et parmi les plus littéraires de formation, qui ont grincé des dents et maudit Gérard Bessette à cause de son *Incubation*. Pour ma part, j'ai foncé à travers les méandres de ce texte dans un état d'hypnose heureuse et je n'ai mis les freins qu'à la toute fin, étourdi, cherchant la sortie, et il n'y en avait pas, car ce livre est un labyrinthe.

Tout cela pour dire que ces livres qui nous sont rébarbatifs de prime abord feront peut-être la tasse de thé du voisin. Nous-mêmes, au bout de quelques années, les reprendrons sans doute en main pour constater que, cette fois, ça y est, ils sont prêts à nous accueillir, cathédrales du divertissement constructif. L'écoulement du temps travaille pour le lecteur saprophage. C'est comme l'amour des humains, il n'y a aucune loi derrière ça.

Dernier aveu, et pénible celui-là: j'ai parcouru *L'Avalée des avalées* plutôt rapidement, et je crois même en avoir sauté des bouts. Si je me souviens bien, j'étais environné de nombreuses circonstances atténuantes. Mais ne vous inquiétez pas: j'ai toute la vie pour me reprendre.